

# PIERRE CARLES SUR ÉCOUTE !

Plus vu à la télé depuis qu'il a décidé d'y foutre le bordel, Pierre Carles exerce depuis vingt ans une féroce critique des médias, loin du petit écran. Blacklisté des chaînes hertziennes à force d'attentats journalistiques, le réalisateur a accepté un arrêt sur images pour revenir sur une carrière menée au volume zéro. Interview garantie sans censure.

Si sa tête vous dit quelque chose, c'est certainement parce que ne regardez pas la télévision. Et pour cause, les apparitions de Pierre Carles dans cette relique du XX<sup>e</sup> siècle se comptent sur les doigts d'une speakerine. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé. D'abord embauché au début des années 90 par Bernard Rapp pour son émission *L'Assiette anglaise*, où le jeune journaliste étrille gentiment des célébrités comme Yves Mourousi ou Jean-François Kahn, il rejoint rapidement Christophe Dechavanne dans l'émission culte *Ciel mon mardi*. Rapidement, c'est peu de le dire. Débarqué par Étienne Mougeotte dès son deuxième soir, le jeune Carles paye le prix d'une insolence inédite qui l'a vu démonter en direct une autre émission de TF1 puis, dans la foulée, se fait déprogrammer un sujet sur la fausse interview de Fidel Castro par PPDA chez Thierry Ardisson, un autre supposé dur à cuire des arcanes télévisuels qui pourtant, comme tout le monde, préfère ne pas parler de certains sujets. À chaque fois, derrière la caméra de Carles, un même objectif : être le grain de sable d'une machine à laver les cerveaux.

La première véritable ligne du curriculum vitae de ce journaliste que rien ne prédisposait à la rébellion s'écrit un soir de décembre 1994. Déporté sur une case moins clivante (plusieurs docs-réalité pour l'émission mythique *Strip-tease*, sur France 3), notre Tintin de la petite lucarne reçoit du ciel une bande compromettante : une conversation privée entre Étienne Mougeotte, alors n° 2 de TF1, et François Léotard, ministre de la Défense, qui laisse apparaître une complicité, voire une gigantesque connivence. Ces images, Carles tentera en vain de les vendre dans son documentaire *Pas vu à la télé* à Karl Zéro qui, quoi qu'il puisse en dire dans *Le Vrai Journal*, est à la botte de ses patrons Pierre Lescure et Alain de Greef. Sans surprise (sur prise), le reportage est censuré. Et Carles, plus revanchard que ne l'aurait laissé supposer son physique de gendre idéal, s'en ira faire carrière au cinéma avec le documentaire *Pas vu pas pris*, relatant les dessous de la censure.

Si, à la télévision, aucune de ses bombes n'explose, le réalisateur aujourd'hui âgé de 53 ans est loin d'être un professionnel du pétard mouillé. Disponibles dans des versions aux qualités approximatives, chacun de ses documentaires réalisés depuis vingt ans reste accessible sur YouTube à celui qui s'étonne encore que le petit écran soit devenu si transparent. On citera en vrac *La sociologie est un sport de combat*, sur l'analyse des médias de Pierre Bourdieu, *Enfin pris ?*, ultime règlement de comptes avec son double maléfique Daniel Schneidermann, ou encore *Fin de concession*, sur les manigances mafieuses de TF1 auprès du CSA pour déjouer le renouvellement, pourtant obligatoire, de sa concession. De petits films fauchés en chefs-d'œuvre debordants, celui qu'on voulait absolument faire taire n'a pas encore tout dit. Et si cette capacité à se mettre l'ensemble du PAF à dos (de Frédéric Taddei à Edwy Plenel en passant par Yann Barthès) cache assez mal une passion vicieuse pour les moulins à vent de Don Quichotte, le

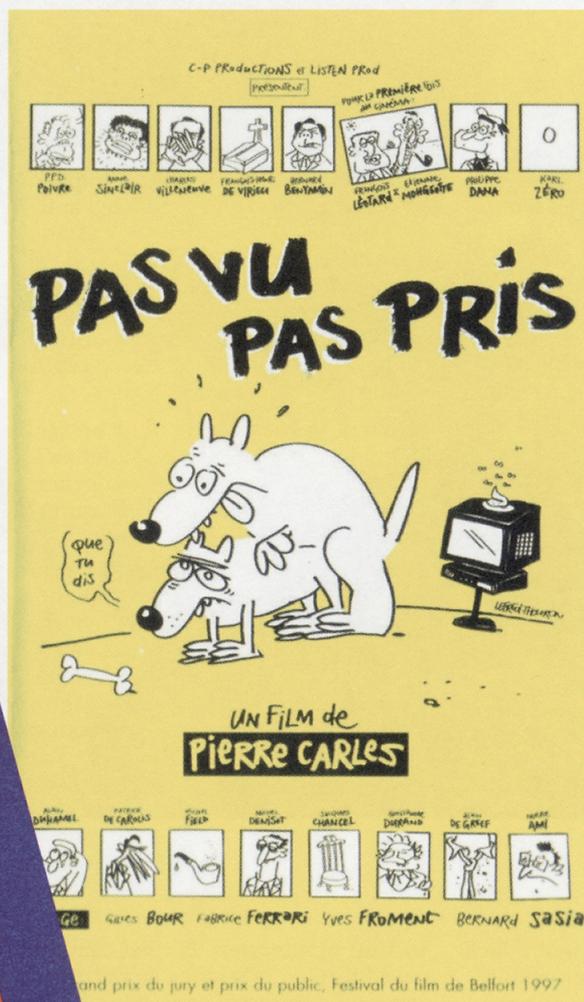
travail de Carles permet encore une fois de vérifier le terrible adage de l'auteur de *La Société du spectacle* : "Dans le monde réellement inversé, le vrai est un moment du faux." Au moment de commencer cet entretien, une seule consigne : pas question de poser pour le shooting photo. On l'aura bien compris, notre réalisateur n'aime pas les mises en scène.

**GONZAI : Quel est le prix pour un réalisateur indépendant comme vous, banni de toutes les chaînes de télévision avec vos documentaires à charge contre TF1, Canal+ et consorts ? Ça relève presque du sacrificiel, à ce stade.**

**PIERRE CARLES :** N'exagérons pas. Il y a certes un coût, mais il y a aussi des profits symboliques. Pouvoir critiquer le système comme je le fais, c'est un luxe. Évidemment, quand on a travaillé à la télévision et qu'on se retrouve à faire des films fauchés, c'est tout sauf une bonne affaire. J'aurais gagné beaucoup plus d'argent si j'étais resté dans le système et que j'avais rejoint les petits malins de Canal+... Car après tout, avoir travaillé avec des gens comme Ardisson, Bernard Rapp, Dechavanne, c'était la voie royale. Mais le fait est que je n'ai pas été assez haut suffisamment tôt pour goûter à cette addiction qu'est la télé. Yann Barthès et compagnie, tous ces chroniqueurs, une fois qu'ils ont goûté aux hauts salaires et à tous les privilèges de la TV, ils sont obligés de s'autocensurer, de fixer des limites, comme au *Petit Journal* ou, jadis, à *Arrêt sur images* avec Daniel Schneidermann. Ils deviennent de petits businessmen de la contestation. Alors oui, j'ai certainement été plus kamikaze qu'eux. Mais sur ce point, je vois les choses de façon très bourdieusienne : on ne fait jamais les choses par vocation, c'est du pipeau, on les fait par intérêt. De la même manière, comme le disait Bourdieu, on peut avoir un intérêt au désintéressement. C'est mon cas. J'avais plus intérêt à aller vers le cinéma qu'à rester sur le petit écran.

**Pourtant, à sa sortie en 1998, votre documentaire *Pas vu pas pris*, qui retrace l'histoire de la censure par Canal+ de votre sujet *Pas vu à la télé*, fut un beau succès d'estime...**

Oui. Le succès en salles de ce premier film m'a aidé pour la suite de ma carrière, et les bénéfiques m'ont permis de créer une boîte de production [C-P Productions, qui s'appelait à l'origine *Arapèdes Associés*, du nom d'un petit coquillage qui s'accroche aux récifs - NdlR]. Le succès, ça aide aussi à se sacrifier... Pendant une dizaine d'années, on a donc eu la chance de faire des films avec des moyens relativement importants, notamment grâce à l'aide automatique du CNC, et ce, de manière complètement indépendante puisqu'on ne devait rendre de



Grand prix du jury et prix du public, Festival du film de Belfort 1997

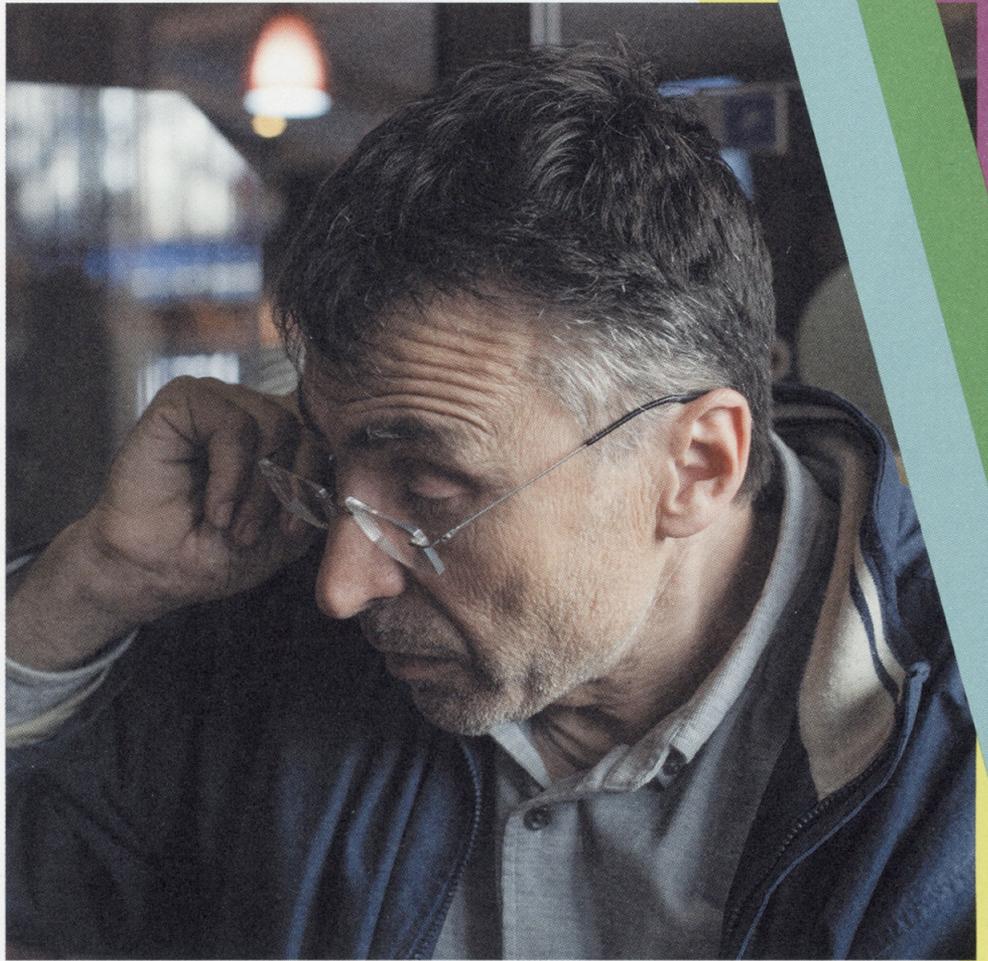
compte qu'au spectateur – ce qui est une autre dépendance : si le documentaire ne plaît pas, c'est terminé. Et c'est ce qui s'est passé. Deux films n'ont pas trop marché, *Choron dernière* et *Fin de concession*, à chaque fois entre 18 000 et 20 000 entrées quand *Pas vu pas pris* avait atteint les 160 000. À partir de ces échecs commerciaux, les autres films ont été faits à l'arrache et avec très peu d'argent, avec des financements via Internet, des appels à dons... On en a même fait un de manière totalement sauvage, *Hollande, DSK, etc.*, directement diffusé sur Internet sans passer par les salles de ciné. On voulait absolument qu'il sorte avant l'élection présidentielle de 2012, c'était un film de combat pour raconter comment les médias forçaient la main des électeurs et

fabriquaient de faux candidats de gauche, comme Dominique Strauss-Kahn. Bref, on peut survivre avec des budgets très faibles. Mais il faut qu'on renoue avec le succès commercial, et j'espère que le prochain film tourné en Équateur (*Opération Correa II*), qui présente une autre politique, permettra de retrouver un grand public et de foutre un peu de bordel dans le jeu politique français avant les élections.

“L'AVANTAGE DE SE FAIRE VIRER DE PARTOUT, C'EST QUE TOUT DEVIENT ARTISANAL PAR NÉCESSITÉ.”

Lorsqu'on regarde votre parcours, on constate que vous avez passé vingt ans à scier la branche sur laquelle vous étiez assis. Il y a toutes ces interviews de patrons de chaînes, comme Hervé Bourges, que vous mettez face à leurs contradictions, ou encore cette séquence hallucinante à *Ciel mon mardi* où vous démontez une autre émission de TF1 sous le regard atterré de Dechavanne. Et pourtant, vous dites ne pas croire à la vocation. C'est étonnant.

Ah, cette fameuse séquence chez Dechavanne... Pour ça, j'ai été viré de TF1 par Étienne Mougéotte dès mon deuxième passage ! Mais ce n'est peut-être pas un hasard si j'ai fait un film sur Choron ; il y a un côté kamikaze chez lui qui m'a touché. D'ailleurs, c'est marrant que vous ayez fait votre dernière couverture sur lui : pas plus tard qu'il y a trois jours, Éric Martin et moi avons fait interdire la reprise d'extraits de *Choron dernière* [docu réalisé en 2009 - *NDIR*] sur le site d'Alain Soral, publiés sans nous demander l'autorisation mais surtout utilisés à des fins détournées pour servir un discours dont je ne suis absolument pas proche. D'autant plus que dans cette vidéo, il se présentait comme l'un des héritiers de Choron alors qu'il est tout de même la pire des girouettes idéologiques – il ne faut pas oublier que



Soral est passé du Parti communiste au Front national... En plus, il n'arrête pas de proclamer qu'il a très bien connu Choron, sauf que lorsqu'on l'a filmé à la fin de sa vie, je peux vous garantir qu'il n'y avait plus grand monde autour de lui; il y avait Vuillemin, Lefred Thouron, Sylvia sa compagne... et c'est tout.

**Cette animosité d'Alain Soral à votre endroit est d'autant plus surprenante qu'il semble vous associer à la gauche boboisante de Canal+, ce qui est tout de même un comble lorsqu'on connaît votre parcours...**

Effectivement. C'est moi qui ai fait le film qui tape le plus sur Canal+ à l'époque où cette chaîne était très puissante. En fait, je pense que tout son discours à l'encontre des médias dits "corrompus" entre en conflit avec ma position d'indépendant, incontestable. Et il est doublement emmerdé car les gens qui vont sur son site aiment bien mon travail! Pour la petite histoire, à l'époque de cette chronique dans *Ciel mon mardi* - c'est pas compliqué, je n'en ai fait que deux - Choron a écrit à la production pour savoir qui j'étais, visiblement séduit par mon travail. L'avantage de se faire virer de partout, c'est que tout devient artisanal par nécessité, alors que lorsqu'on est dans un rythme de production hebdomadaire, on entre dans de la fabrication en série. De peur, peut-être, de me retrouver à fabriquer des choses inintéressantes, je crois avoir trouvé une combine pour repousser les limites au maximum. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé à travailler pour *Strip-tease* de 1993 à 1998. Là-bas, j'avais des temps de fabrication relativement longs, sans

voix off ni interview. Et c'est comme ça que j'ai eu la possibilité de fabriquer de petits objets artisanaux, comme *Le Désarroi esthétique*, dédié au publicitaire Daniel Robert, qui est finalement devenu un court métrage à part entière.

**Il y a aussi cette séquence devenue mythique d'Arrêt sur images avec Pierre Bourdieu expliquant à un Daniel Schneidermann sceptique qu'il est absolument impossible de développer un message construit de plus de dix secondes à la télévision. À vos débuts, bien avant que ne sorte *Sur la télévision*, aviez-vous déjà conscience des limites du système?**

J'ai fait un film là-dessus, qui s'appelle *Enfin pris?* et qui explique que la télé ne donne pas la parole à des points de vue dissidents ou non orthodoxes. Ce mécanisme mis en place par la télévision, je l'ai rapidement découvert dans mon propre boulot quand je voyais que même le fait de dire qu'un type [PPDA] avait bidonné un reportage [la fameuse vraie-fausse interview de Fidel Castro en 1991] était impossible, puisque mon sujet avait été à l'époque censuré par le PDG de France 2 [Hervé Bourges]. Autre exemple : pour *Strip-tease*, j'avais réalisé un sujet sur le chauffeur de Jacques Chirac, dans lequel on voyait que le premier était une sorte de clone du second, qu'avec sa femme il se comportait comme un homme politique avec un électeur, bref, les ravages commis par Chirac avec ses proches puisque les gens le singeaient et que ça en

devenait ridicule. Ce documentaire, j'ai eu l'autorisation de le faire du temps où Chirac était encore maire de Paris, quand tout le monde le voyait perdant face à Balladur. Sauf que, contre toute attente, Chirac a gagné la présidentielle. Et le jour où Jean-Pierre Elkabbach a vu que ce docu était rediffusé, il l'a déprogrammé de peur que cela soit interprété comme un crime de lèse-majesté. La censure, je l'ai donc subie très rapidement.

**Comment vous êtes-vous retrouvé avec ces images explosives d'Étienne Mougeotte discutant avec François Léotard, pris en plein conflit d'intérêts ?**

C'était passé sur un satellite, et une âme bien intentionnée avait fait une copie pour moi et me l'avait envoyée... Plusieurs documents me sont parvenus comme ça, notamment un "off" d'Arrêt sur images où Daniel Schneidermann expliquait avant un tournage à Jean-Marie Messier, le PDG de Vivendi, qu'"il n'avait pas à s'inquiéter car on ne lui poserait pas de questions gênantes".

**Est-ce là que commence votre profond divorce d'avec Schneidermann ?**

Non. À l'origine d'Arrêt sur images, nous étions trois : Daniel, Arnaud Viviant et moi. On se connaissait bien et un jour qu'on s'était retrouvés à Saint-Malo, on avait imaginé une émission de critique radicale des médias, sans limite. Hélas, ce que je n'avais pas compris, c'est que Schneidermann avait l'ambition de faire carrière à la télévision, et c'est comme ça que j'ai tout de suite été

écarté. Donc j'ai continué tout seul dans mon coin, avec mes docus. Jusqu'au jour où Bourdieu a été invité à Arrêt sur images mais a été piégé par un dispositif où il s'est retrouvé dans l'incapacité d'exprimer quoi que ce soit. Moralité, j'ai fait mon film sur Bourdieu pour raconter cette histoire et Schneidermann a commencé à me haïr parce que mon travail, qui consistait à critiquer la critique des médias, rendait visibles les limites de son émission, par exemple taper plutôt sur les petits que sur les gros ou délivrer une critique soft et anecdotique. Un peu du genre de celle du *Petit Journal* actuellement. Yann Barthès, c'est le nouveau Schneidermann.

## “MICHEL DENISOT, C'EST L'UNE DES PIRES CRAPULES DE LA TÉLÉ.”

**Ça fait deux fois que vous citez Yann Barthès. Aux débuts du *Petit Journal*, tout le monde a évidemment cité *Le Petit Rapporteur* de Jacques Martin comme une référence évidente. Mais au final, il y a aussi votre influence dans ses décodages médiatiques. Pour vous, Barthès fait-il du Carles light ?**

C'est pas du Carles light, c'est du petit business médiatique qui s'interdit de taper sur sa propre chaîne. La meilleure preuve, on la trouve dans l'une des séquences de *Hollande, DSK, etc.* où l'on pointait cet incroyable 52' sur Strauss-Kahn où Nicolas Escoulan (qui deviendra par la suite rédacteur en chef du *Grand Journal*) avait commis un publi-reportage le présentant comme un banal représentant de commerce sans domestique, qui cuisait lui-même sa viande, qui n'avait pas de chauffeur, etc. Bref, une honte pour un journaliste de faire une propagande pareille pour un candidat du système – même pas déclaré, en plus. Quand cette horreur a été diffusée sur Canal+, pas un mot dans *Le Petit Journal* pour se foutre de la gueule de ce truc risible, pas un mot au *Grand Journal* dirigé à l'époque par Michel Denisot, quand même la pire des émissions en matière de pluralité politique. Dans le même docu, on montrait bien à quel point des petits candidats comme Dupont-Aignan, Jacques Cheminade ou Nathalie Arthaud étaient méprisés à l'antenne parce que jugés sans intérêt par rapport aux autres. Il y a cette séquence où l'on voit Marine Le Pen rigoler avec Yann Barthès, sans jamais être déstabilisée... Et puis surtout, il n'y a jamais eu aucune critique sur Michel Denisot, qui est quand même l'une des pires crapules de la télé, et qui



a d'ailleurs fait un livre d'entretien honteux avec Sarkozy [Au bout de la passion, l'équilibre, 1995], où celui-ci déclarait dans un passage hilarant que jamais il n'instrumentaliserait sa vie privée. C'était, certes, avant qu'il ne fasse toutes ces photos avec Cécilia, mais jamais Denisot ne lui a rappelé par la suite les propos délirants qu'il avait tenus dans le livre écrit ensemble. Sous son air placide, c'est l'un des pires, Denisot. Le seul jour où on l'a vu pas content, c'est lorsque Dupont-Aignan lui a demandé son salaire en direct sur le plateau du *Grand Journal* [l'hallucinante séquence figure aussi dans *Hollande, DSK, etc.* - NdlR] alors qu'il lui aurait suffi de le dire pour qu'on comprenne pourquoi des gens comme lui se gardent bien de jouer les kamikazes. Choron, lui, n'en avait rien à foutre de tout ça. Il est mort ruiné, avec plein de procès au cul, mais ça ne l'a jamais empêché de dire aux dessinateurs de *Hara-Kiri* et de *Charlie Hebdo* : "Allez-y, les procès c'est pour moi, ne vous autocensurez pas."

#### **Vous avez la même logique avec vos équipes ?**

Je le crois, oui. Je ne leur dis jamais : "Houlà attention droit à l'image, fais signer un papier, etc." On le voit dans mes films, d'ailleurs : dans *Fin de concession*, il me semble qu'on reçoit un papier d'un avocat de Charles Villeneuve qu'on ouvre en se marrant...

## “POUR FILMER LA CENSURE À LA TÉLÉ, IL FAUT EMPLOYER LES TECHNIQUES DE LA GUÉRILLA.”

**Avec tous ces documentaires à charge, vous n'avez jamais perdu de procès contre tous ces gens-là ?**

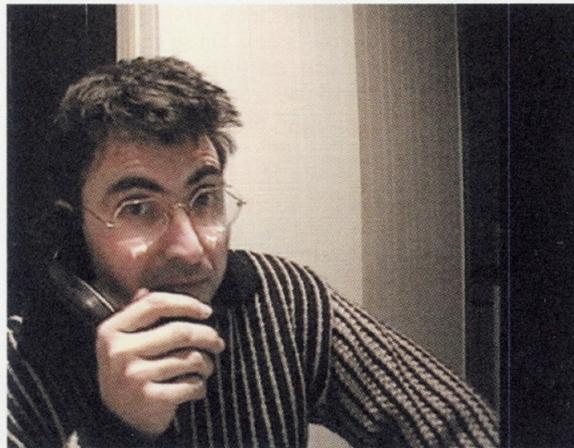
Jamais.

#### **Comment l'expliquez-vous ?**

Parce que ce que l'on fait est légitime. Pourtant, je rêverais qu'ils viennent devant un tribunal nous expliquer, ces personnages publics, pourquoi d'un côté ils auraient la possibilité de dire ce qu'ils veulent dans les grands médias sans jamais être contredits, tandis que nous n'aurions pas le droit de porter un regard critique sur eux dans nos films. Ils pourraient évidemment gagner d'un point de vue juridique, mais ils auraient trop à perdre symboliquement. Nous n'avons jamais respecté le droit à l'image des personnages publics, jamais, dans un aucun film. Je n'ai pas non plus respecté le secret des correspondances quand j'enregistrais mes coups de fil de travail avec les gens de télé [Karl Zéro, Thierry Ardisson, etc.] que l'on entend dans mes films.

#### **Comment vous est venue cette idée de filmer vos discussions téléphoniques pour les diffuser dans vos propres docs ?**

Cela a commencé avec *Pas vu pas pris*, où j'avais choisi de filmer le travail de censure à la télévision, notamment chez Canal+. Or, si l'on veut capter toutes les étapes de la censure, on ne peut pas se pointer avec dix-huit caméras en filmant les gens pour leur demander : "Tu peux me redire ce que tu m'as dit au téléphone, sur mon reportage que tu vas mettre au placard ?" Non, c'est comme la guérilla, il faut employer des techniques de pauvre pour harceler l'ennemi. Alors on utilise les moyens qu'on a à sa disposition : les impostures, la récolte d'infos sans l'approbation des gens interviewés... Il y a cette phrase un peu pompeuse dans un bouquin de Ken Loach, où il explique que son travail consiste à "défier le récit des puissants". Bah, c'est ce qu'on essaye de faire avec ceux qui nous assomment de discours néo-libéraux, de pensée unique, de points de vue pro-USA ou qui nient la lutte des classes.



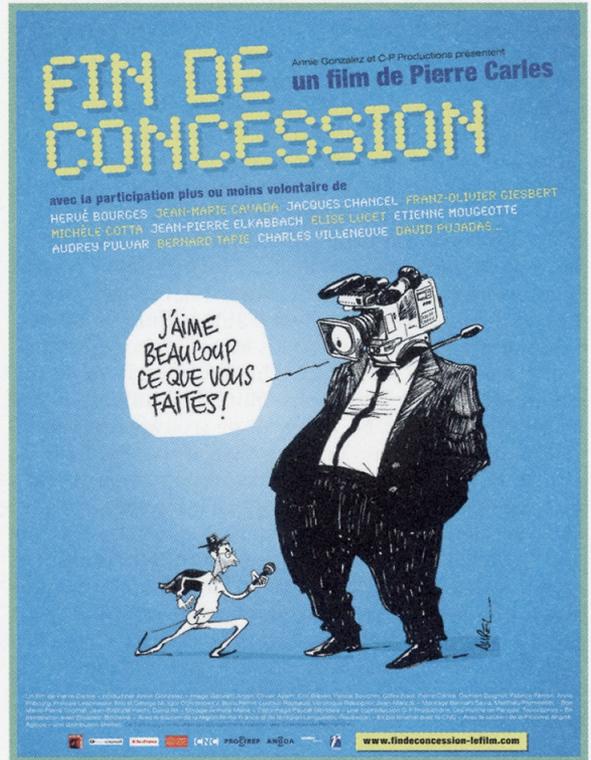
**Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez été confronté à la censure de votre travail ?**

La première fois - et je l'avais bien cherché - c'était juste après mes études de journalisme. J'avais décroché mon premier job à Télé Lyon Métropole, une chaîne locale rachetée par le PDG d'une entreprise de messagerie nommée Jet Service. Ça devait être à l'époque de la campagne municipale de 1989, et dans la commune où se trouvait le siège de son entreprise, il avait appelé à voter pour un candidat proche du FN. Je voulais traiter ce sujet mais j'avais été envoyé en reportage sur un truc qui n'avait rien à voir, pour filmer la skieuse Carole Merle en convalescence à l'hôpital après un accident. Comme c'était une télé locale, on devait souvent filmer ce genre de conneries et bref, à la fin de ce reportage j'avais fait un plan supplémentaire où, devant l'hôpital, il y avait un arbre avec, à ses pieds, un tract. Et sur ce tract, comme

par hasard, on découvrait que le patron de Télé Lyon Métropole soutenait le candidat Front national. Comme à Télé Lyon Métropole on faisait tout nous-mêmes, de la réalisation au montage, j'ai fabriqué le reportage tout seul et j'ai rendu une première version qui s'arrêtait avant l'arbre en question, en concluant sur la remise en forme de Carole Merle. J'ai rendu ça au rédacteur en chef, le sujet a été validé. Je suis reparti en montage et, tout seul, j'ai monté une version un peu plus longue en rajoutant le tract. Puis j'ai interverti les cassettes en régie, sans prévenir personne. Le reportage a été diffusé en présence du maire communiste de la ville où le PDG appelait à voter FN. Tout s'est déroulé normalement jusqu'au moment où l'on voyait arriver ce plan sur cet arbre, le zoom sur le tract avec mon commentaire en voix off, genre : "Tiens, tiens, un tract devant l'hôpital soutenu par un patron de média incitant à voter pour le Front national..." Autour de moi, le directeur de la chaîne et son adjoint, blêmes. Licenciement pour faute grave. Sauf que le PDG est tombé juste après, désavoué par les actionnaires. C'était ma première expérience de la censure. Là où c'est pas très glorieux, c'est qu'avant même d'être viré j'avais déjà reçu une proposition d'embauche de Bernard Rapp pour son émission *L'Assiette anglaise*, qui marchait plutôt pas mal, à l'époque. On ne peut donc pas parler de courage journalistique; c'était plus le plaisir d'aller titiller un puissant pour l'aider à sortir de ses contradictions. Disons que je suis l'ami dont on se passerait bien! [Rire.]

**Vous sentez-vous proche d'un journaliste d'investigation comme Pierre Péan, avec qui vous partagez ce goût pour la défiance des puissants ?**

Péan a trouvé une économie indépendante pour ses livres grâce au monde de l'édition; et c'est l'un des derniers secteurs où l'on peut encore faire un peu du journalisme d'investigation. Mais c'est l'exception qui confirme la règle : les grands médias, la télévision, n'autorisent pas ce genre de boulot. Pour reparler du système médiatique, je ne crois pas qu'il ait tant changé que ça en vingt ans. Bourdieu disait que lorsqu'on dit que les choses ont changé, c'est en réalité qu'elles se sont déplacées. Il avait, par exemple, réalisé une étude sociologique sur le tennis qui avait connu une vague d'adhésions dans les années 70



“J’AIMERAIS QU’ON FERME CERTAINS MÉDIAS COMME TF1, FRANCE 2, FRANCE INTER OU RTL.”

et 80. Des experts bidons s'étaient servis de cet indicateur – le fait qu'il y ait un boom des licenciés dans ce sport alors qualifié de bourgeois – pour arriver à la conclusion que la société française était entrée dans un processus de démocratisation. En analysant finement les résultats, Bourdieu et ses équipes avaient montré qu'en réalité, la bourgeoisie ne jouait plus au tennis parce qu'elle était partie jouer au golf! Ça ne voulait donc rien dire. C'est un coup classique. On le retrouve aujourd'hui dans le discours unilatéral qui voudrait nous faire croire que les choses vont mieux et que les médias sont plus démocratiques, mais c'est toujours plus compliqué que ça. Je suis de ceux qui croient que lorsqu'il y avait un Parti communiste fort, nous avions une télévision qui donnait davantage la voix aux gens des classes populaires; il n'y a qu'à voir la télé

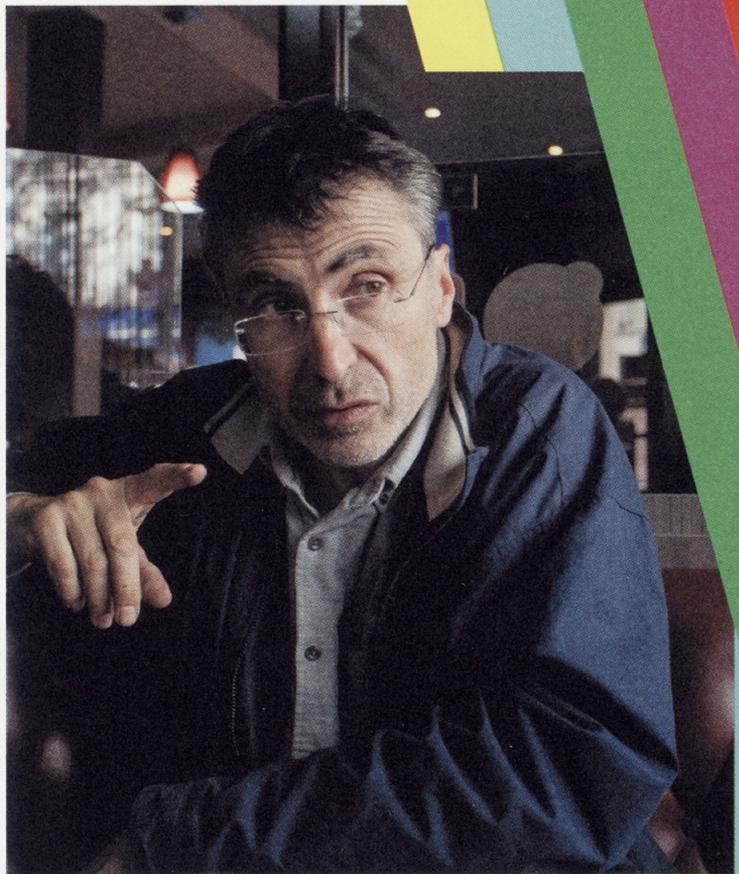
des années 70 – réputée comme très étatique, donc très contrôlée – pour constater qu'il y avait des programmes où les ouvriers prenaient la parole, contestaient le patronat. Il y avait aussi des films comme *La Voix de son maître* de Nicolas Philibert et Gérard Mordillat, censuré parce qu'il se foutait de la gueule des patrons de manière trop fine et intelligente. Aujourd'hui, il me semble qu'on n'a jamais eu autant de chaînes de télé et, paradoxalement, autant de pensée unique. En Argentine ou au Venezuela, on le sait peu mais les médias sont régulés par l'État, qui interdit les positions hégémoniques. J'aimerais qu'on fasse la même chose en France, qu'on puisse fermer certains médias comme TF1, France 2, France Inter ou RTL et qu'on ouvre la porte à d'autres qui commenceraient leurs journaux télévisés ou radiophoniques par, euh, un accident du travail. On chercherait alors, par exemple, à établir la responsabilité d'un ouvrier tombé de tel échafaudage, on tenterait de trouver les responsables avec les mêmes moyens mis à disposition par les JT actuels quand ils ouvrent leurs éditions avec des faits divers de gamines violées ou tuées. S'intéresser à la mort sociale parce que telle entreprise a sous-traité à une autre entreprise, cela met en cause toutes les politiques de dérégulation, on peut faire de l'info là-dessus! Mais la mort au boulot, c'est considéré comme normal. Idem pour la délinquance financière, j'aimerais voir des rubriques là-dessus, avec des envoyés spéciaux à la frontière suisse pour expliquer ces migrations financières. Mais non : zéro, que dalle.

#### **Mediapart dit pourtant assurer ce travail de "journalisme militant"...**

Oui, mais *Mediapart* ce n'est pas la télévision, ce n'est pas la radio. Et puis le problème de *Mediapart*, c'est quand même son patron, Edwy Plenel. Quand il était directeur de la rédaction du *Monde*, c'est lui qui commandait des reportages à Bernard-Henri Lévy en Colombie, en Algérie ou en Afghanistan en squezzant les vrais spécialistes du journal. Ce type donne aujourd'hui des leçons de journalisme alors que dans les années 2000, il montait sur les tables du journal pour réclamer l'introduction en bourse du *Monde* avec ses amis Jean-Marie Colombani et Alain Minc. Cela ne veut pas dire que *Mediapart* est inintéressant, que ce n'est pas un média indépendant. Mais il faudrait que ce site se sépare de son directeur, qui n'est pas un type fiable. Même chose pour *Arrêt sur images* et son directeur Daniel Schneidermann qui a attaqué Bourdieu de manière ridicule dans un livre indigent. Même mort [en 2002, *Ndlr*], Bourdieu et sa pensée sont toujours opérationnels. On peut toujours se servir de ses concepts, notamment celui du capital culturel qui permet d'expliquer les stratégies d'accession au pouvoir de certains.

**À la fin des années 90, on sent poindre en France un mouvement de contestation du système médiatique : il y a *Sur la télévision* de Bourdieu, puis *Les Nouveaux Chiens de garde* de Serge Halimi, l'émergence du mouvement Attac, vos propres documentaires... Et puis le couvercle s'est finalement refermé sur la cocotte-minute. Comment expliquez-vous cela ?**

Le système est très fort pour concevoir des programmes faussement contestataires, pour créer de faux rebelles. Et quand ceux-ci ne font plus illusion, il les remplace par de nouveaux faux impertinents. Pourtant, je reste persuadé que la télé peut jouer un rôle positif dans notre



société, mais elle ne peut en aucun cas nourrir certaines discussions complexes.

#### **Sauf erreur de ma part, aucun de vos documentaires n'a jamais été diffusé à la télévision française.**

Aucun. Tous mes longs métrages sont encore aujourd'hui invisibles à la télévision, TNT comprise. Mais j'espère qu'ils sont censurés pour de bonnes raisons; on n'a, par exemple, pas le souci du temps de parole et mes films, de ce point de vue, sont volontairement déséquilibrés : je préfère cent fois donner de la place aux gens qu'on n'entend jamais, plutôt qu'à ceux qu'on entend déjà partout. C'est ça mon boulot.

#### **Vous défendez une parole minoritaire à la télévision, on l'a bien compris. Mais vous n'êtes invité ni chez De Caunes, ni chez Claire Chazal, et de fait, votre point de vue sur les marginaux est marginalisé. Carles n'est-il pas devenu trop radical ?**

La réponse à cette question se trouve à la fin de *Pas vu pas pris*, quand Karl Zéro me dit : "T'es con, t'aurais dû faire des concessions, édulcorer ton propos." La réponse que je lui donne alors, en 1995, c'est : "Quand on commence à faire des concessions, on ne sait jamais où l'on s'arrête." Donc, mes films circulent autrement, en salles de cinéma, en DVD, sur Internet – et c'est, quelque part, rassurant de me dire qu'ils continuent de ne pas passer à la télé : c'est peut-être le jour où ils y seront diffusés que je devrai commencer à m'inquiéter...

INTERVIEW RÉALISÉE PAR Bester  
PHOTO D'OUVERTURE : Nicolas Giraud  
AUTRES PHOTOS : C-P Productions